

le d'édélit

McGill DAILY le d'édélit

DPS SPD

DAILY PUBLICATIONS SOCIETY
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS DU DAILY

Publié par la société des publications du Daily,
une association étudiante de l'Université McGill



TERRE-TERRE OU TARTARE? EST-IL DÉJÀ TROP TARD?

Vox Pop:
Lundi sans
viande. Page 4

L'industrie de la
viande. Page 10

RÉDACTION

3480 rue McTavish, bureau B•24
Montréal (Québec) H3A 1X9
Téléphone : +1 514 398-6784

Rédactrice en chef

rec@delitfrancais.com
Mahaut Engérant

Actualités

actualites@delitfrancais.com
Léandre Barôme
Lisa Marrache
Sébastien Oudin-Filipecki

Culture

articlesculture@delitfrancais.com
Lara Benattar
Sara Fossat

Société

societe@delitfrancais.com
Hortense Chauvin

Innovations

innovations@delitfrancais.com
Louisane Raisonnier

Coordonnatrice de la production

production@delitfrancais.com
Hannah Raffin

Coordonnatrices visuel

visuel@delitfrancais.com
Alexis Fiocco
Capucine Lorber

Multimédias

multimedias@delitfrancais.com
Grégoire Collet

Coordonnatrices de la correction

correction@delitfrancais.com
Éléonore Berne
Thais Romain

Webmestre

web@delitfrancais.com
Mathieu Ménard

Coordonnatrice réseaux sociaux

reso@delitfrancais.com
Dior Sow

Événements

evenements@delitfrancais.com
Madeleine Gilbert

Contributeurs

Magdalena Morales, Margot Hutton, Juliette Mamelonet, Capucine Lorber, Samuel Ferrer, Annabelle de Casenove, Éléonore Houriez, Prune Engerant, Charlotte Grand, Abigail Drach

Couverture

Alexis Fiocco, Capucine Lorber

BUREAU PUBLICITAIRE

3480 rue McTavish, bureau B•26
Montréal (Québec) H3A 0E7
Téléphone : +1 514 398-6790
ads@dailypublications.org

Publicité et direction générale

Boris Shedov

Représentante en ventes

Letty Matteo

Photocomposition

Mathieu Ménard & Geneviève Robert

The McGill Daily

coordinating@mcgilldaily.com
Inori Roy

Conseil d'administration de la Société des Publications du Daily

Yves Boju, Marc Cataford (Chair), Marina Cupido, Mahaut Engérant, Ikram Mecheri, Taylor Mitchell, Inori Roy, Boris Shedov, Rahma Wiryomartono, Xavier Richer Vis

L'usage du masculin dans les pages du Délit vise à alléger le texte et ne se veut nullement discriminatoire.

Les opinions de nos contributeurs ne reflètent pas nécessairement celles de l'équipe de la rédaction.

Le Délit (ISSN 1192-4609) est publié la plupart des mardis par la Société des publications du Daily (SPD). Il encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et d'illustrations dont les droits ont été auparavant réservés, incluant les articles de la CUP). L'équipe du Délit n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal. Imprimé sur du papier recyclé format tabloïde par Imprimeries Transcontinental Transmag, Anjou (Québec).

Coup de com'

MAHAUT ENGÉRANT ET SÉBASTIEN OUDIN-FILYPECKI

Le Délit

Vendredi dernier, Justin Trudeau foulait le sol de notre humble Université. Venu pour présenter l'ouverture d'un centre d'étude d'Intelligence Artificielle, né d'un partenariat entre McGill et Facebook, il ne put s'empêcher de rendre visite à la centaine d'étudiants amassés sur la rue McTavish. Après quelques selfies, grimpant acrobatiquement sur les marches du *Faculty Club*, il honora de quelques sages paroles la foule qui lapa avidement tous ses beaux mots à travers l'écran de leurs téléphones intelligents. Un discours bilingue, il nous faut évidemment le noter. Le campus fut en ébullition. À chaque coin de rues, on parlait de la venue du premier ministre, dans la queue pour Dispatch, dans le sous-sol de Desautels, sur la pelouse du *lower field*, on s'échangeait la photo d'un tel, la vidéo d'un autre. Il est toujours agréable de voir que notre génération peut, de temps à autre, vaincre l'apathie générale, qui semblerait la caractériser.

Mais la visite de Trudeau ne fut pas la seule opération de communication qui eut lieu sur le campus cette semaine. Tous furent aussi chaleureusement conviés à découvrir les innovations de l'administration par rapport à ses services de santé mentale. Services dont l'impéritie célèbre fut maintes fois dénoncée dans les pages mêmes de ce journal.

Rafraichissante, surprenante, l'administration semblerait vouloir améliorer la communication avec les étudiants et sur ce plan, rien à redire, présenta-

tion millimétrée, convocation de la presse étudiante et petit déjeuner offert. Après un an de silence et de mécontentement général, les différentes initiatives des Services aux étudiants semblent témoigner d'une réelle volonté d'améliorer le bien-être des étudiants. Qu'il s'agisse de doubler le nombre de médecins traitants du service de santé, ou de créer un système de prêts financiers pour aider les étudiants en situation de handicaps à payer leurs frais médicaux, on sent un réel effort de la part des services mcgillois. Bien sûr, certaines mesures font davantage sourire par leur simplicité, comme le fait de vouloir créer une commission chargée de conseiller chaque branche des services aux étudiants. Sachant qu'il existe déjà plus de sept groupes de travail et un comité permanent du Sénat dédiés aux services aux étudiants, on se demande comment une commission de plus pourrait changer la donne.

Cependant, que se passera-t-il quand les mois où le moral baisse se profileront à l'horizon, que le stress des examens semblera insurmontable et qu'il deviendra difficile de se tourner vers l'avenir? À ce moment-là, il faudra espérer que les solutions proposées par l'administration puissent faire preuve d'une certaine efficacité. Sinon, nous pourrions toujours nous tourner vers d'autres valeurs sûres, comme des «projections de films» prévues pendant la Semaine de Sensibilisation à la Santé Mentale par le v-p vie étudiante, nous expliquait ce dernier la semaine passée dans une entrevue au *Délit*. ☹

En Bref...

Les chiffres à retenir

23 millions

soit le montant des fonds avancé par le gouvernement pour lutter contre les violences sexuelles sur les campus des Cégeps et des universités. Pour en savoir plus, voir page 6. ☉

Les mots qui marquent

«*Soyez fabuleux*»

tels furent les mots de Justin Trudeau durant sa visite à McGill la semaine dernière. Venu à l'université pour parler d'intelligence artificielle, il n'a pas hésité à s'arrêter quelques minutes pour s'adresser à la foule d'étudiants qui l'attendait devant la Faculté de droit. ☉

À l'asso de l'actu

Am McGill

Cette association juive a organisé son premier événement vendredi. Visant à rapprocher la communauté juive mcgilloise, Am McGill encourage le partage de la culture et des traditions judaïques en organisant régulièrement des événements. Pas besoin d'être religieux, cette association vise à inclure tout le monde. ☉



LE PETERSON
EST MAINTENANT
PRÊT À VOUS
ACCUEILLIR

AU CŒUR DU QUARTIER
DES SPECTACLES

LOFT TÉMOIN
DISPONIBLE
POUR VISITE

UNITÉS À 1 CHAMBRE À
COUCHER À PARTIR DE
305 000 \$ + TX
LOFTS À PARTIR DE
330 000 \$ + TX
PENTHOUSE À PARTIR DE
794 500 \$ + TX

DÉCOUVREZ TOUT CE QUE LE PETERSON PEUT VOUS OFFRIR.

BUREAU DES VENTES
405, RUE DE LA CONCORDE, AU 33^e ÉTAGE (SUITE 3301)
MONTREAL 514 904-8855

PLACE-DES-ARTS

LE PETERSON

LePeterson.com

QUÉBEC

Crise au fentanyl

Les scientifiques tirent la sonnette d'alarme.

SÉBASTIEN OUDIN-FILIPECKI
Le Délit

Alors que le problème du fentanyl était déjà présent dans de nombreuses provinces, notamment en Colombie-Britannique où quatre personnes en meurent par jour, c'est au tour du Québec d'être touché par cette crise. Utilisé comme un antidouleur, telle la morphine, le fentanyl est un opioïde de synthèse qui appartient à la famille des dépressants du système nerveux. De ce fait, ce produit est extrêmement dangereux et peut provoquer un arrêt respiratoire après ingestion. «La nature grandement addictive du fentanyl, doublée de son côté sournois, car difficile à détecter, fait en sorte que le CQLD (ou Centre québécois de lutte aux dépendances, *ndlr*) se doit d'outiller un maximum de personnes pour contrer ses ravages», a déclaré sa directrice générale, Anne Elizabeth Lapointe. À la suite de quoi l'organisation publie un dépliant informatif sur les effets du fentanyl et que faire en cas de surdose.

Appel à la prudence

Souvent utilisée par les trafiquants pour «couper» d'autres drogues comme la coca-

ïne ou l'héroïne, de nombreuses personnes peuvent donc ingérer du fentanyl, et mettre leur vie en danger sans même s'en rendre compte. Le rapport du CQLD note même que «plusieurs consommateurs occasionnels ayant fait une surdose croyant prendre de l'héroïne, de la cocaïne, de l'oxycodone ou d'autres substances, avaient en réalité pris du fentanyl à leur insu».

Le 13 septembre dernier, le ministre Québécois de la Santé et des services sociaux Gaëtan Barrette annonçait de nouvelles mesures pour lutter contre la crise du fentanyl. La première consiste à rendre plus accessible, tout en garantissant sa gratuité dans les pharmacies, la naloxone, un médicament permettant d'inverser temporairement les effets d'une surdose liée au fentanyl en attendant les secours.

Aussi, «le gouvernement a l'intention de permettre à toute personne, en l'absence d'un premier répondant, d'administrer ce médicament à une personne en situation de surdose», peut-on lire dans le communiqué émis par le ministère. Cela ouvrant la voix à une possible formation des pompiers et des

policier-ère-s à administrer le médicament en attendant les secours.

McGill en alerte

Alors que l'université avait été critiquée par la presse étudiante pour son prétendu manque de préparation face à la crise, les Services aux étudiant·e-s ont précisé jeudi dernier que de la naloxone était disponible au Service de santé pour les étudiant·e-s, que tout·e-s les infirmier·ères avaient reçu·e-s une formation pour l'administrer et que d'autres membres du personnels seraient formés dès que le gouvernement québécois le permettrait. En effet, pour le moment, seul le personnel médical est autorisé à administrer du naloxone, empêchant des groupes tels que les *floor fellows* ou le *McGill Student Emergency Response Team (M-SERT)* d'être formés. La directrice du Service de santé pour les étudiant·e-s, le Dre. Perera a toutefois insisté sur la dangerosité du fentanyl en précisant qu'une dose aussi minime «*qu'une pincée de sel [...] pouvait provoquer la mort*» et que l'opioïde pouvait être présent dans toutes les drogues y compris «*la marijuana*». ☉

Vente de Mac vintage de la SPD

Procurez-vous une part d'histoire du Délit et du McGill Daily!

La SPD (Société des publications du Daily) souhaite vendre quelques ordinateurs de sa salle de rédaction (iMac 7.1) à prix réduit.

Pour les spécifications techniques et le prix, contactez addesign@dailypublications.org!



Photo:
Rudolf
Schuba

Vox Pop

Ce que les mcgillois pensent du «lundi sans viande» (*Meatless Monday* en anglais, *ndlr*) dans les résidences universitaires.

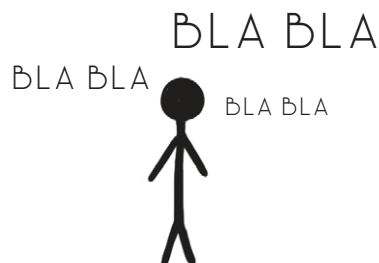
LISA MARRACHE
Le Délit

«Je trouve cela vraiment bien. C'est une manière pour les carnivores d'essayer quelque chose de nouveau. Cela leur permet aussi de se rendre compte que l'on peut bien manger sans viande dans son assiette. C'est une façon de faire découvrir une nouvelle manière de manger sans pour autant que cela soit une contrainte.» ☺

Philippine Chabran, U1 – majeure en Business international.

«J'ai des sentiments mitigés vis-à-vis du «lundi sans viande». D'un côté, c'est vrai que cela permet aux végétariens de se sentir plus inclus. Je trouve cela important qu'il y ait toujours au moins une option végétarienne dans les cafétérias. D'un autre côté, je n'aime pas le fait qu'on me force à ne pas manger de viande. J'aime toujours avoir la possibilité et décider par moi-même de ce que je veux manger.» ☺

Zachary Amar, U2 – majeure en Finance.



«Oui pourquoi pas. Mais un jour ça suffit. Oui, ne pas manger de viande, ça a plein de côtés positifs, mais la viande ça a aussi des apports bénéfiques pour la santé. Et moi, je suis un carnivore, il me faut ma viande pour me sentir rassasié.» ☺

Elias Lemercier, U2 – majeure en Science Politique

«J'adore le concept des «lundi sans viande». C'est une manière d'introduire les étudiants au végétarisme, un régime alimentaire qui a clairement beaucoup de bénéfices pour la santé. C'est bien que nous ayons la possibilité d'essayer de nouvelles choses et de découvrir une nouvelle manière de manger. Surtout à l'université.» ☺

Shawn Vosburg, U1 – majeure en Ingénierie électrique.

Les «lundi sans viande» sont quelque chose d'absolument nécessaire. Je trouve que McGill n'investit pas une assez grande partie de son budget dans les options végétariennes offertes dans les cafétérias. En général, on trouve, au plus, deux choix de plats végétariens par jour et ce n'est pas assez. En plus, un simple *hamburger* en résidence coûte 10 dollars, ce qui est ridicule. Je suis content de voir des options moins chères et plus saines.» ☺

Evren Sezgin, U2 – majeure en Science Politique

«L'idée n'est pas mauvaise. Mais alors qu'on fait des efforts pour inclure le végétarisme dans les cafétérias, il n'y a que très peu d'options *vegan* offertes pour les gens comme moi. J'aimerais voir le concept poussé plus loin. Certes, les «lundi sans viande» c'est bien, mais où sont les «lundi sans poisson, sans lait, etc...» ☺

Julia Lapomme, U0 – majeure en Relations Industrielles

Une journée au «Pow Wow»

Cette année, la 16^e cérémonie du «Pow Wow» pris place sur le campus de McGill.

LISA MARRACHE
Le Délit

Cette semaine, les étudiants mcgillois eurent la possibilité d'assister au «Pow Wow», célébration annuelle honorant la culture autochtone, sur le *Lower field* du campus.

Tradition et folklore

Adultes comme enfants étaient rassemblés dès 11h du matin pour assister à la cérémonie d'ouverture. Avant de commencer les festivités, les organisateurs rappellent à tous l'importance de cette cérémonie ayant lieu sur le territoire non cédé du village Hochelaga, occupé pendant de nombreuses années par les communautés Mowauk. À peine les festivités commencent, qu'une ambiance dynamique et chaleureuse se fait ressentir à travers les chants, les danses et les costumes traditionnels. Pendant les cinq heures du «Pow Wow», on entend des chants



ALEXIS FIOCCO

de gorge, des percussions et on regarde des danses tribales typiques. En plus du spectacle visant à partager la culture autochtone, beaucoup vont à la rencontre des chanteurs et danseurs pour leur poser des questions sur leur métier et leurs origines. Makwa Ouetaronk, danseuse et chan-

teuse, explique qu'elle est ici pour transmettre la beauté de sa culture aux jeunes. Par sa présence ici, elle «remercie la terre mère» pour ce qui lui a été donné et elle espère inspirer les jeunes à faire de même, à être reconnaissant envers leur culture, leur identité.

Et les étudiants de McGill dans tout ça?

Alors qu'en juin dernier, le Groupe de travail sur les études et l'éducation autochtones de McGill publiait un rapport pour aider à la réconciliation entre l'université et les peuples

autochtones, beaucoup d'étudiants dénoncent le manque de visibilité et de connaissance. Beaucoup étant tombés sur le «Pow Wow» par hasard, avouent être heureux de pouvoir se renseigner de manière si inattendue. Chloé, étudiante en philosophie à McGill témoigne que, d'après elle, la majorité des gens à McGill ont «une vision exotique» de la culture autochtone car ils n'y sont que très peu exposés. Habitante originellement à côté du village Uashat Naka, elle explique qu'elle n'adhère pas à cette vision «romancée» qu'elle trouve trop présente sur le campus.

En partant, les spectateurs ont eu la possibilité de s'arrêter acheter des habits, des bijoux, des œuvres d'arts pour garder un souvenir de cette journée pleine de partage. En ce 15 septembre 2017, ils ont pu avoir un aperçu d'une culture dont il reste encore beaucoup à apprendre durant la semaine de sensibilisation à la communauté autochtone (*Indigenous Awareness Week* en anglais, *ndlr*) sur le campus. ☺

Refonte des Services aux étudiants

L'administration sort de son silence après les critiques du semestre dernier.

SÉBASTIEN OUDIN-FILIPECKI
Le Délit

Jeudi dernier, l'administration mcgilloise organisait une table ronde en présence des différents acteurs de l'aide aux étudiant·e·s et de la presse étudiante, afin de dévoiler sa nouvelle stratégie en ce qui concerne les Services aux étudiants.

Autour de la table étaient rassemblés tous les directeur·rice·s des différentes branches des services aux étudiants de l'Université, des représentants de l'Association des étudiant·e·s en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM ou SSMU en anglais, *ndlr*) ainsi que des membres des différents services de l'AÉUM (*Peer Support Centre*, *l'Union for Gender Empowerment*, *Walksafe*, *le Sexual Assault Centre of the McGill Students' Society* etc.), tout ceci sous l'œil d'Olivier Dyens, Premier vice-principal exécutif adjoint aux études et à la vie étudiante.

Changements en perspective

La réunion a débuté par une présentation de l'actuelle directrice générale des Services aux étudiants, Martine Gauthier, qui a déclaré vouloir «*mieux communiquer avec les étudiant·e·s*» et que bien que ces derniers avaient eu le sentiment de ne pas être écoutés, les services aux étudiants «*étaient vraiment intéressés d'entendre leurs voix*». Mme Gauthier faisait certainement référence à une pétition critiquant la fusion des services de santé mentale mcgillois, lancée le semestre dernier, ayant recueilli plus de 1 000 signatures et qui avait suscité une réponse de l'administration, qui promettait d'engager un plus grand nombre de thérapeutes.

C'est donc sans surprise que l'un des premiers points abordés lors de la réunion fut la réforme des services de santé mentale. Mme Gauthier a commencé en annonçant que, selon une étude



menée par l'Université, plus de 60% des utilisateurs disaient avoir eu des difficultés à accéder aux Services de *counseling* et de santé mentale et que de nombreux étudiant·e·s avaient fait état de long temps d'attente entre la première consultation et un suivi approprié.

« les Services de *counseling* deviennent l'interlocuteur privilégié des étudiant·e·s souhaitant obtenir de l'aide »

Mme Gauthier a ainsi poursuivi en expliquant que, fort de ce constat, les Services aux étudiants avaient décidé d'apporter de nouveaux changements. Ainsi, dès cette année, les Services de *counseling* (ou *Counseling Services* en anglais, *ndlr*) deviennent l'interlocuteur privilégié des étudiant·e·s souhaitant obtenir de l'aide, combinant une équipe composée de psychologues et de thérapeutes et absorbant du même coup les *Tutorial services*. De plus, les médecins psychiatres sont désormais regroupés à part dans une nouvelle branche baptisée

Psychiatric Services (Services de Psychiatrie, *ndlr*) qui fonctionne comme une sous-unité des Services de *counseling* et que les étudiant·e·s ne peuvent utiliser sans avoir été d'abord référés par un médecin généraliste ou un thérapeute, à l'exception, bien sûr, des consultations d'urgence.

La création des *Psychiatric Services* ont forcé le Bureau de la vie religieuse et spirituelle (*McGill Office of Religious and Spiritual Life* ou *MORSL* en anglais, *ndlr*) à déménager temporairement au Collège Presbytérien au 3495 Rue University.

En ce qui concerne le Service de santé pour les étudiant·e·s, sa directrice, la Dre Hashana Perera a annoncé que le service avait doublé son nombre de médecins et que des efforts étaient en cours afin de moderniser le système de prise de rendez-vous en permettant aux étudiant·e·s de le faire électroniquement plutôt que par téléphone.

De plus, celle-ci mentionna les nouvelles mesures mises en place par l'Université face à la crise au fentanyl.

Efforts de consultation

Poursuivant son exposé, Mme Gauthier a détaillé de façon plus large la politique des Services aux étudiants en ce qui concerne la communication avec le corps étudiant. Elle déclare vouloir faire de la consultation étudiante une «*priorité*» en invitant notamment des représen-

tants de l'AÉUM et de l'AÉCSUM (Association étudiante des cycles supérieurs de l'Université McGill ou *PGSS* en anglais *ndlr*) à siéger sur les comités de recrutement des membres du personnel et en collaborant plus avec le Comité du sénat des services aux étudiants.

Cette dernière a aussi annoncé que d'ici août 2018, l'Université espérait rassembler le Service de santé pour les étudiant·e·s, les Services de santé mentale et les *Psychiatric Services* en une seule et même unité baptisée *Student Health and Wellness Hub* afin que l'on ait plus à devoir choisir entre trois entités avec des bureaux et un système d'archives différents. Aussi, Mme Gauthier a insisté sur le fait que cette réunion avait aussi pour but de resserrer les liens entre les Services aux étudiants et les groupes de soutien étudiants, tel le *Peer Support Centre*, *l'Union for Gender Empowerment* ou encore la *McGill Nightline* soulignant que «*les Services aux étudiants ne pouvaient subvenir seuls aux besoins des étudiant·e·s en matière de santé mentale*»

Enfin, la réunion s'est conclue par une séance de questions lors de laquelle, suite à une question du *McGill Tribune* la directrice du Bureau de soutien aux étudiant·e·s en situation de handicap, Teri Phillips a pu confirmer que la procédure de test afin de diagnostiquer le trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité était désormais plus courte (5 heures environ) afin de mieux répondre aux besoins des étudiant·e·s. Une autre question, émanant de *l'Union for Gender Empowerment* qui désirait savoir si plus de ressources étaient dédiées à soutenir les étudiant·e·s s'identifiant comme transgenres, a permis au Dre Perera de confirmer que plusieurs médecins du Service de santé avaient été formés à l'hormonothérapie et qu'elle souhaitait «*étendre*» cette formation à plus de membres du personnel médical et ce dans l'optique de rendre, comme l'avait souligné Mme Gauthier les services aux étudiants plus «*inclusifs*». ☺

STAN
BROOKE

APPARTEMENTS-BOUTIQUE
INTELLIGENTS ET ÉVOLUÉS.
CENTRE-VILLE MONTRÉAL.
EN LOCATION
MAINTENANT.

stanbrooke.ca

STANBROOKE 2061 STANLEY MONTRÉAL 1 514 835 6868

Le Venezuela vu par un ambassadeur canadien

Ben Rowswell critique le populisme lors d'une visite à McGill.

MAGDALENA MORALES
Le Délit

C'est à McGill que Ben Rowswell, ex-ambassadeur canadien au Venezuela a donné son opinion le 15 septembre dernier. Arrivé en 2014 à Caracas, la capitale vénézuélienne, c'est depuis une zone grise créée par l'ex-président Hugo Chavez que Rowswell a dû gérer l'ambassade canadienne. Quelque part entre la démocratie et la dictature, il a ainsi assisté aux effets du populisme chavista sur les sphères économiques et sociales du pays.

Les problèmes auxquels le pays fait face

Suite au contrôle de change instauré en 2003 par Chavez, un marché noir s'est rapidement créé afin d'avoir accès aux dollars américains. Le taux de change officiel en 2014 de 6,3 bolivars pour 1 dollar est aujourd'hui de 23 000 bolivars pour 1 dollar sur le marché noir. Cet écart monstre est d'ailleurs la référence de prix pour tout produit importé dans le pays, créant une inflation gigantesque



CAPUCINE LORBER

allant de pair avec la fermeture des entreprises privées par le gouvernement, qui provoque une pénurie à l'échelle nationale. Rowswell commente cette situation en affirmant que 73% des vénézuéliens ont perdu du poids suite à la pénurie alimentaire au cours de la dernière année.

De plus, le Venezuela est l'un des pays les plus meurtriers d'Amérique Latine, juste derrière

le Honduras, avec 28 479 morts violentes enregistrées en 2017. L'un des mandats de l'ambassade canadienne étant de collecter différentes données sur le pays, les informations sur le manque de sécurité ne font pas exception. Cependant, une telle mission peut s'avérer bien compliquée puisque tenir des statistiques sur le crime est en fait un crime en soi. Également, Rowswell note que

le gouvernement d'Hugo Chavez a gagné tous ses cas judiciaires depuis les dix dernières années, semant un doute quant à l'impartialité du système de justice.

Cette forte tendance pour le contrôle se retrouve également dans les communications où plus de 50% des ressources gouvernementales sont investies dans l'achat des médias d'opposition, la manipulation des réseaux sociaux

et l'omniprésence du président à la télévision.

Des tentatives de résistance

Bien entendu, une telle irresponsabilité n'est pas passée inaperçue. En avril 2017, d'impressionnantes manifestations se sont organisées afin de protester contre le gouvernement chavista. Pendant plus de cent jours, les citoyens sont descendus dans les rues malgré les répressions et ont réussi à attirer l'attention de la communauté internationale. Pris au piège, le gouvernement a choisi d'éliminer la constitution, un geste qui, pour Rowswell, a confirmé le statut dictatorial du pays. C'est donc ainsi que le Venezuela, ironiquement le premier pays démocratisé d'Amérique Latine, est devenu l'un des plus pauvres.

En conclusion, Rowswell a souligné le besoin de réviser notre définition du populisme, déclarant que le but ultime d'une telle idéologie est la dictature et non le bien-être collectif. Il avertit également les Vénézuéliens d'être prudents, puisque rien ne garantit qu'après la fin de ce cauchemar, le populisme ne reviendra pas. ☹

QUÉBEC

Violence sexuelle: Québec enfonce le clou

Le gouvernement annonce un investissement de 23 millions de dollars.

SÉBASTIEN OUDIN-FILIPPECKI
Le Délit

« Je ne peux accepter que des violences sexuelles soient la cause de traumatismes et d'abandon des études. » déclarait la Ministre québécoise de l'Enseignement supérieur Hélène David, lors de la publication par le gouvernement, de sa *Stratégie d'intervention pour prévenir et contrer les violences à caractère sexuel en enseignement supérieur*.

Ce rapport, organisé en six axes, allant de la sensibilisation au problème des violences sexuelles, en passant par le traitement des dévoilements, contient de multiples recommandations pour les cégeps et les universités afin de lutter contre les violences sexuelles. Ainsi le rapport souligne, par exemple, que « la sensibilisation des étudiantes et étudiants de première année à la problématique des violences sexuelles doit [...] être prévue et intégrée aux activités d'accueil » afin de mieux préparer les membres de la communauté à réagir face à un dévoilement ou une plainte. Aussi, le rapport recommande la création, dans cha-

que établissement, d'un bureau « de type guichet unique » pour accueillir et orienter les survivant-e-s --tout en notant que les membres du personnels travaillant dans ces structures « devront prendre en considération la diversité culturelle, sexuelle et de genre ainsi que les besoins propres à certains groupes, notamment les étudiantes et étudiants en situation de handicap. » Enfin le rapport enjoint aussi les établissements supérieurs à se doter d'une « politique » ou d'un « code de conduite » spécifique.

Réactions prudentes

Du côté des associations étudiantes, si la majorité salue un pas dans la bonne direction et applaudit en grande pompe l'investissement de 23 millions de dollars, d'autres, à l'image de l'Association pour la voix étudiante du Québec (AVÉQ) regrettent un « manque de clarté ». « Plusieurs campus ont déjà des difficultés à avoir de bonnes ressources, particulièrement en région. La ministre a annoncé un montant pour sa stratégie, maintenant reste à savoir si les ressources seront réellement accessibles pour tous

les étudiant-e-s au Québec », explique Hâxan Bondu, responsable aux affaires sociopolitiques de l'AVEQ. Elle fait ici référence au manque d'information en ce qui concerne la distribution des fonds annoncés par le gouvernement.

L'Association des étudiant-e-s en premier cycle de l'Université McGill (AÉUM, SSMU en anglais, *ndlr*), par la voix d'un communiqué de presse, a déclaré : « répond[re] à l'annonce avec des hésitations à cause de quelques préoccupations soulevées lors du processus de consultation pour cette stratégie, notamment l'absence de perception des personnes ayant subi une agression sexuelle (PASAS) » tout en disant qu'elle « attend[ait] avec intérêt la continuation du travail avec le cabinet du ministre ».

Et McGill dans tout ça ?

L'Université McGill pour sa part souligne que la stratégie de la Ministre représente un « pas en avant important pour toutes les universités dans la province » et que le travail de l'Université était « continu » et que la *Politique contre la violence sexuelle* (votée l'année



dernière, *ndlr*) sera « soumise à des révisions », notamment après la remise des rapport du Groupe d'étude sur la violence sexuelle sur les campus et du Comité de mise en œuvre de la Politique contre la violence sexuelle.

La lutte contre les violences sexuelles avait été au cœur de

l'actualité mcgilloise l'année dernière alors que des allégations de violence sexuelle et genrée avaient conduit à la démission du vice-président aux Affaires externes de l'AÉUM David Aird, ainsi que du président Ben Ger et entraîné une profonde réforme de l'association. ☹

Rafales et ravages

Début septembre, les Antilles et le Sud des États-Unis ont été ravagés par l'ouragan Irma.

MARGOT HUTTON
Le Délit

C'est une catastrophe sans précédent, puisqu'aucun ouragan n'est resté en catégorie 5 (échelle de Saffir-Simpson, *ndlr*) aussi longtemps qu'Irma. Les conséquences furent dramatiques, les dégâts allant jusqu'à cent milliard de dollars américains. Les pays concernés ont dû mettre en place des mesures importantes pour se préparer à la catastrophe, mais aussi pour s'en relever.

Des territoires dévastés

Pour la France, et particulièrement les îles ultra-marines de Saint-Martin et Saint-Barthélemy, l'ouragan fut très éprouvant. Les habitants ont vécu une horreur pendant, et après la tempête, car ils étaient dans l'incertitude, puisque qu'un autre ouragan, José, avait été annoncé. Il y avait donc une forte tendance d'autoprotection, d'autant plus que l'aide psychologique était



difficile à mettre en place avec l'approche de José. Cependant, cela n'a pas empêché le gouvernement de se mobiliser de manière générale dès que les conditions le permettaient. Juste après le passage d'Irma, les secours ont été

lents, notamment à cause du confinement avant le passage de José, mais très vite, tout le monde s'est mobilisé, créant un solide système d'entraide. Cependant, les rumeurs qui circulaient ne facilitaient pas le travail des autorités.

Les infrastructures de communication ayant été détruites, il était difficile de savoir si ces dernières provenaient de sources fiables ou non. Aussi, il est légitime de se poser des questions sur les défaillances des infrastructures qui ne sont pas adaptées aux normes cycloniques. Le gouvernement a néanmoins promis de mettre en place des infrastructures plus adaptées afin que les îles soient mieux préparées pour faire face à ce type de situation.

Des voyageurs frustrés

Le gouvernement canadien a également apporté son soutien aux sinistrés de l'ouragan: de la nourriture et de l'eau furent envoyées avant la tempête, ainsi que du personnel qualifié et d'autres formes d'aide humanitaire, bien qu'aucun territoire canadien n'ait été victime du désastre. C'est au niveau des services consulaires que des problèmes eurent lieu. En effet, beaucoup de ressortissants canadiens se trouvaient dans la zone à

risque au moment du passage de l'ouragan, et malgré les nombreux avertissements diffusés, beaucoup n'avaient pas réussi à rentrer au Canada (notamment à partir des îles Turks-et-Caïcos), faute de place dans les avions.

Beaucoup ont ensuite déplorés les difficultés de communication, et l'absence d'un plan d'évacuation clair. Or, ces ennuis étaient liés aux dégâts provoqués par l'ouragan, et non par un manque d'action de la part du gouvernement. De plus, il était difficile pour les avions de circuler, puisqu'il fallait obtenir l'autorisation des autorités locales, qui priorisaient les vols humanitaires, avant de décoller. Cependant, le gouvernement canadien a pu utiliser des moyens maritimes pour rapatrier ses ressortissants, allant jusqu'à employer un avion militaire.

Cette situation reste unique et a engendré de nombreuses plaintes par rapport au niveau des aides mises en place par les différents gouvernements. ☹

SATIRE

L'entrevue qui fâche

Un représentant de l'AÉUM prend la mouche dans une rencontre déconcertante.

LÉANDRE BARÔME
Le Délit

Eustache Borter, vice-président (v.-p) de la Pédagogie, chargé d'assurer la liaison entre le corps professoral et le corps étudiant, nous livre ici des propos loufoques, suite à sa vexation pour ne pas avoir été interviewé en même temps que ses collègues, la semaine dernière.

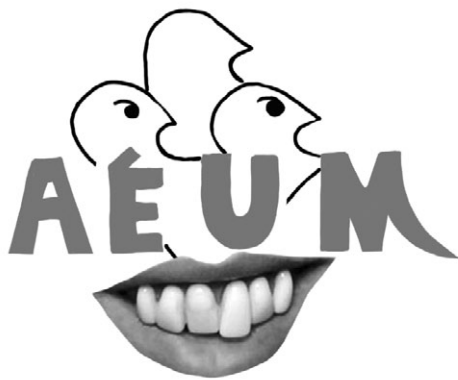
Le Délit (LD): Que pensez-vous de l'état actuel des relations entre élèves et professeurs, ici à McGill?

Eustache Borter: Je tiens tout d'abord à préciser que je suis outré. Le Délit se permet de me faire passer après les autres membres exécutifs de l'Association des étudiants en premier cycle à l'Université McGill (AÉUM, ou SSMU en anglais, *ndlr*). Vous devriez avoir honte.

LD: Pouvez-vous simplement répondre à la question?

EB: Oui, bien sûr... Les relations élèves-professeurs vont mal. Mon prédécesseur, Kevin McDupuis, ne m'a pas rendu la tâche facile. Je ne dis pas que c'est un incompetent. Je ne dis pas l'inverse non plus.

LD: Que comptez-vous faire pour remédier à cela? Votre programme fut assez vague sur ce point, durant la campagne.



CAPUCINE LORBER

EB: À vrai dire, je ne sais pas trop comment m'y prendre... Je vous rassure, ce n'est qu'une question de temps. Je compte bientôt former un comité d'experts qui, je l'espère, me dira quoi faire. J'espère aussi que ce ne sera pas trop compliqué.

LD: Vers quelle date espérez-vous voir la création de ce comité?

EB: Ça va, on est pas pressé non plus... Quoi?

LD: D'accord, passons... Après la création de la toute nouvelle mineure études québécoises, et les promesses d'autres représentantes telles que Muna Tojiboeva, la francophonie semble gagner en considération. Des projets pour la francophonie de votre côté?

EB: Euh... oui... plein...

LD: Voulez-vous nous en dire plus?

EB: Non, pas vraiment.

LD: Très bien, changeons de sujet. Vous aviez fait allusion dans votre programme à la volonté d'organiser plus de rencontres et d'événements lors desquels les élèves, les assistants-professeurs et les professeurs pourraient discuter et interagir. Où en est ce projet?

EB: Tout à fait, je trouve ça très important la communication directe entre professeurs et élèves. Pour l'instant, ce projet en est toujours au point zéro, mais je souhaite mettre un plan en action très vite afin que les gens aient l'impression que je travaille vraiment, et que je ne suis pas juste au bureau à me tourner les pouces.

LD: Comment comptez-vous reconstruire et préserver la confiance des élèves en l'AÉUM?

EB: Je ne pense pas que ce soit primordial. En tant que v.-p. de la Pédagogie, je pense que mon rôle est surtout de porter des beaux costumes et de faire des promesses de campagne que je ne respecterai pas. C'est un peu un entraînement avant d'entrer dans le monde de la politique.

LD: Beaucoup de gens, y compris vos collègues représentants de l'AÉUM, ne pensent pas comme ça.

EB: Tant pis pour eux. Qu'ils s'acharnent à la tâche, moi je préfère servir mes intérêts et profiter du monde meilleur que ces utopistes essaient de créer à coups de réformes et d'idéaux farfelus.

LD: En parlant de servir vos intérêts, une source de votre office nous affirme que vous avez déjà accepté des pots-de-vin de compagnies privées souhaitant se frayer un chemin dans la politique étudiante mcgilloise. Qu'avez-vous à répondre à ces accusations?

EB: Euh, cette entrevue est terminée, on avait dit trente minutes de toute façon... Merci d'être passés! ☹

Ce qui est à moi est à toi?

Une réponse à Auguste Rochambeau.

DIOR SOW
Le Délit

La semaine dernière, en feuilletant les pages du *Délit*, on pouvait tomber sur un article dont le titre et le chapô ne pouvaient qu'interpeller: «Coloniser le colonisateur: l'appropriation culturelle et une nécessité et un devoir pour tous». Si je dois faire preuve d'honnêteté, l'appropriation culturelle n'est pas un thème sur lequel j'aurais voulu m'épancher. Toujours au cœur des débats, le sujet a été vu et revu, et désormais rare sont les fois où je m'attarde à lire un article sur la question. Néanmoins «une nécessité, et un devoir pour tous», voilà un point de vue qui était définitivement inédit. À ma grande déception, en lisant l'article il m'a semblé que, malgré quelques idées intéressantes, l'argumentation de l'auteur finissait par manquer de pertinence. C'est donc au nom du débat d'idée et pour célébrer le mandat du *Délit* en tant qu'espace de dialogue que je tiens à offrir à l'article de monsieur Rochambeau une réponse.

Appropriation et multiculturalisme: la confusion

On ne pourra pas reprocher à l'auteur de l'article de ne pas avoir clarifié la définition de l'appropriation culturelle qu'il comptait utiliser tout au long de sa réflexion. Il la définit comme «l'adoption ou l'utilisation d'éléments d'une culture minoritaire par les membres d'une culture différente», et spécifie clairement que son argumentaire ne concerne ni les moqueries à caractère raciste, ni le vol de culture et de savoir. Après cette clarification, l'auteur prétend «s'attaquer au cœur du problème, la véritable appropriation culturelle». C'est à ce moment là que monsieur Rochambeau perd de sa perti-



CHARLOTTE GRAND

« Ce qui différencie [l'appropriation] du simple échange culturel, c'est qu'elle se déroule nécessairement dans le cadre de dynamiques dominants-dominés ».

s'exprimer sur la question. À sa définition, il serait nécessaire de rajouter que «l'appropriation culturelle se réfère aussi à une dynamique de pouvoir dans lequel les membres d'une culture dominante prennent des éléments d'une autre culture qui a été opprimée de manière systémique par ce groupe dominant», tel que l'explique le webzine féministe *L'écho des sorcières*. Nous reviendrons sur la question contextuelle plus en détails un peu plus tard. Il me faut d'abord aborder le fait

Il me semble évident que la coexistence des cultures au sein d'une même société, tout comme les échanges culturels, sont non seulement nécessaires à la survie de notre civilisation, mais aussi inévitables. Nous ne serions sûrement pas où nous en sommes aujourd'hui si les savoirs ne s'étaient pas répandus d'un continent à l'autre au cours des siècles (notamment les mathématiques venus du Califat islamique, l'invention du papier par la Chine antique ou encore les innovations majeures de la médecine occidentales au dix-neuvième siècle). Aujourd'hui particulièrement, dans ce contexte de mondialisation, beaucoup avancent que, dans quelques siècles, la grande majorité de la population mondiale sera issue du métissage. En allant plus loin, on pourrait donc aisément avancer que nous sommes voués à n'avoir qu'une seule et même culture. Je ne m'oppose pas non plus à l'argument de l'auteur qui explique que la culture ne peut pas être contrôlée. En effet, je considère, moi aussi, cette dernière comme un élément fluide, en constante évolution et qui ne cesse de se redéfinir, et ce rapidement. Aujourd'hui, la culture, quelle qu'elle soit, n'est

pas ce qu'elle était il y a un siècle de cela, et je doute qu'elle reste identique durant les cent prochaines années à venir. On pourrait ajouter à cela que l'évolution de la culture se fait à l'insu des acteurs qu'elle «régit».

Mais alors pourquoi s'insurger contre l'appropriation culturelle? Je parlais un peu plus haut de cette destinée à la fois mono et multiculturelle qui attend l'humanité. Pour moi, la réelle question est: dans quels termes devrait se faire cette évolution? Une fois cette question posée, on peut aborder les véritables problèmes de l'appropriation culturelle.

Rendre à César ce qui est à César

Ce qui différencie cette dernière du simple échange culturel, c'est que l'appropriation se déroule nécessairement dans le cadre de dynamiques dominants-dominés. À l'instar de monsieur Rochambeau, je vais me prêter moi-même à l'exercice de l'utopie: imaginons donc une société dénuée de toutes formes d'inégalités et d'oppressions, où le partage des richesses à l'échelle mondiale comme nationale serait relativement équilibré et où la diversité ferait office de norme

– en somme, retirons à l'histoire ses passages les plus sombres. Si un individu décidait alors de prendre un aspect de la culture de l'autre et de capitaliser dessus, ou plus simplement de se «l'approprier», les préjudices causés aux personnes dont la culture est issue n'auraient pas la même portée qu'aujourd'hui. Pour donner un exemple parmi tant d'autres, dans cet univers utopique, un Nord-Américain blanc pourrait «s'approprier» la spiritualité autochtone, de la même manière que l'on peut aujourd'hui se convertir au Christianisme et décider d'ouvrir un magasin qui vend des figurines à l'effigie de la Vierge Marie – car la culture autochtone serait-elle minoritaire aujourd'hui si la colonisation de l'Amérique ne s'était pas accompagnée d'un génocide?

Revenons désormais à notre réalité, et attaquons-nous à de réels exemples d'appropriation culturelle et des préjudices qui les accompagnent. Dans son article, monsieur Rochambeau nous parle des reproches faits aux mannequins blanches arborant des dreadlocks, une polémique qui permet parfaitement d'illustrer les enjeux de l'appropriation et l'importance du contexte dans son évaluation. Dans cette affaire, on avait reproché au *designer* Marc Jacobs d'avoir utilisé dans son défilé cette coiffure, indéniablement attachée à la culture afro-américaine et africaine, sur un groupe de mannequins à 95% blancs.

« Aux États Unis, les Noires sont souvent interdites d'avoir des *cornrows*, des *twists* ou encore des tresses «africaines» sur leur lieu de travail [...] À l'inverse, lorsque ces coiffures sont arborées par des blanches, elles sont encensées »

nence. Peut-on réellement parler de l'appropriation culturelle sans s'attarder un peu plus sur sa définition? En effet, cette dernière doit nécessairement être approfondie si l'on souhaite réellement

que dans cet article, l'auteur, lorsqu'il prend la défense de l'appropriation culturelle, semble souvent la confondre avec les concepts de multiculturalisme et d'interculturalité.

Le premier problème qui se pose est celui du *white washing*. Ce terme a été initialement utilisé pour décrire la tendance qu'ont les studios hollywoodiens à engager et grimer des acteurs et actrices blanches et plutôt que d'engager des acteurs de couleur. Le *white washing* est un aspect clé de l'appropriation culturelle: si le styliste désirait tant que cela mettre à l'honneur cette coiffure dans son défilé, a-t-il réellement été incapable de trouver des mannequins afro-américaines portant des *dreadlocks*? J'en doute. De manière plus générale, peut-il dire qu'il a eu du mal à trouver des mannequins issues de différents horizons culturels pour participer à son défilé dans un pays aussi diversifié que les États Unis, et lors d'un événement aussi cosmopolite que la *Fashion Week* (semaine de la mode, *ndlr*)? Face aux critiques, le *designer* a ensuite refusé d'admettre que son inspiration trouvait sa source dans la culture afro-américaine, ce qui fait de cette affaire un parfait exemple de la différence entre appréciation culturelle et appropriation culturelle.

Dans un article de *USA Today*, Jaleesa M. Jones expliquait très justement que «la culture noire n'est considérée comme 'sophistiquée' ou 'à la mode' qu'une fois

le whitewashing était un moyen d'élever cette dernière».

À cela s'ajoute la question du double standard: trois jours après ce défilé, la onzième Cour d'Appel fédérale américaine déclarait qu'il était légal de refuser l'embauche et de licencier une personne sous prétexte qu'elle arborait des *dreadlocks*; l'argument avancé étant qu'une coiffure est un aspect «muable» de la race. Ainsi, aux États Unis les Noires sont souvent interdites d'avoir des *cornrows*, des *twists* ou encore des tresses «africaines» sur leur lieu de travail, car cela est associé à un «manque de professionnalisme». Sachant que ces coiffures sont liées de manière intrinsèque à la nature du cheveu noir, on peut tout à fait voir ces lois comme une forme de discrimination raciale.

À l'inverse, lorsque ces coiffures sont arborées par des blanches, elles sont encensées. L'adjectif «avant-garde» revient souvent, et les origines de ces coiffures sont souvent occultées: les *dreadlocks* de Demi Lovato sont *edgy* (audacieuses, *ndlr*), les *bantu knot* de Khloé Kardashian sont rebaptisés *alien knots* (noeuds extraterrestres, *ndlr*), et moyennant quelques dollars vous pouvez avoir accès à une vidéo de Kim Kardashian vous expliquant comment réaliser des *cornrows*,

rager l'appropriation permette aux Afro-Américains de s'émanciper des clichés raciaux. Il dit que l'anti-appropriationisme veut «estreindre des éléments culturels à des groupes et ethnies». C'est faux. Il s'agit ici de ne pas aliéner leur histoire et le sens qu'ils donnent à des éléments culturels. Il parle ensuite de l'appropriation culturelle comme d'une arme contre l'exotisme, mais lorsqu'une pop star américaine apparaît dans son clip vidéo vêtu d'un habit de

pourrait avancer que l'hégémonie de la culture Occidentale («culture-centre») est liée à son exploitation des «cultures-périphéries». Un cercle vicieux, car l'Occident produit aujourd'hui la culture «à valeur ajoutée», tandis que le reste du monde produit la «matière première culturelle». De la même manière que les ressources naturelles des pays du Sud enrichissent d'abord l'Occident, la culture des minorités profite d'abord à la culture dominante.

laissons-les au nom de l'inspiration. Quelles réactions devons-nous cependant avoir lorsqu'elles se murent dans le silence faces aux bavures policières, à la situation à Flint ou même encore face aux discriminations que subissent leurs égales afro-américaines (car oui, n'oublions pas que «tout le monde veut être noir jusqu'au moment où il faut être noir»)?

Je refuse d'être appelée une «fanatique de la pureté culturelle» si je m'insurge contre l'exploitation qu'elles font de la culture, sans jamais utiliser leurs plateformes comme un moyen d'informer et d'éduquer leur public sur les réalités socioéconomiques de leur pays. Monsieur Rochambeau dit qu'il serait ridicule d'évoluer dans une société où un enfant devrait très tôt apprendre sa «race» et les manières dont il devrait se comporter en privé comme en public. Certes, je suis moi-même opposée à la racialisation de l'individu, qui peut devenir un obstacle à l'expression du «soi», mais il n'empêche que je pense que la conscience de soi est le premier pas vers la connaissance de l'autre.

Je ne pense pas que la réflexion de Monsieur Rochambeau soit dénuée de sens ou invalide. Je pense simplement que pour un écrit censé dénoncer la fainéantise culturelle et intellectuelle, les arguments passent souvent à côté des réels problèmes de l'appropriation culturelle. Son article semble souvent être plutôt une réponse aux personnes qui ont tendance à crier au loup un peu trop vite lorsque l'on parle d'appropriation. Ce serait faire preuve de légèreté, voire d'irresponsabilité que de généraliser ce genre de comportement à l'ensemble des personnes qui condamnent l'appropriation culturelle. Je ne doute pas que l'auteur soit dénué de toute malveillance, mais il importe de faire attention au pouvoir de ses écrits. Il serait dommage que ce genre d'article soit utilisé par les appropriationnistes comme énième raison pour ces derniers de justifier leurs actes et de prétendre que leurs actions n'heurtent pas les populations à l'origine des cultures concernées. ☹

« Je suis moi-même opposée à la racialisation de l'individu, qui peut devenir un obstacle à l'expression du « soi », mais il n'empêche que je pense que la conscience de soi est le premier pas vers la connaissance de l'autre »

Geisha en chantant des paroles hyper sexualisées, ne contribue-t-elle pas au fétichisme de la femme asiatique, et ne donne elle pas une image simpliste de la figure de la Geisha?

Une question d'émancipation

Passons désormais à l'aspect économique. Là encore, il ne s'agit pas de réserver la commercialisation d'une culture à une minorité, comme semble le croire Monsieur Rochambeau, mais plutôt de faire en sorte que les communautés à l'origine d'une culture puissent bénéficier de son exploitation. Si nous ne vivions pas dans un contexte d'inégalités, chacun pourrait exploiter une culture et en tirer des bénéfices semblables. Or, aujourd'hui, seule la partie dominante de la population capitalise sur l'exploitation culturelle. Les dynamiques de profits autour d'une culture sont très semblables aux dynamiques politico-économiques décrites par Walter Rodney, théoricien de la *Dependencia*, qui parle de notre système international comme un modèle «centre-périphérie». Appliqué à la question de l'appropriation culturelle, on

Alors comment remédier à cela? Je n'aurais pas la prétention d'avancer des solutions à de telles problématiques, mais à l'inverse de Monsieur Rochambeau, je ne pense pas que le réflexe de survie qu'est l'assimilation culturelle (qu'il présente comme étant inévitable) soit la solution. Je me refuse à croire que des héritages culturels millénaires doivent se plier au modèle occidental pour avoir une chance de subsister, et peut-être me trompe-je, mais pour moi la *Fin de l'histoire* n'est pas encore arrivée.

Malgré l'idée que Monsieur Rochambeau semble avoir de ceux qui s'opposent à l'appropriation culturelle, je ne crois pas non plus au communautarisme comme stratégie de survie. Je suis convaincu que le respect est un élément suffisant pour permettre aux sociétés de créer des environnements multiculturels justes. Pour reprendre les mots de Monsieur Rochambeau, «créez, réinterprétez, inventez», mais faites-le en connaissance de cause. Si les Iggy Azalea, Miley Cyrus, Katy Perry et autres Kardashians veulent reprendre les codes de la femme noire pour construire leur carrière,

rebaptisées par la presse comme étant des *Boxer Braids* (tresses de boxer, *ndlr*).

Monsieur Rochambeau avance que «vulgariser les *dreadlocks* est un moyen d'abolir les discriminations», et que l'appropriation serait un moyen de lutter contre «l'hégémonie uniformisatrice». La réalité est toute autre, et je doute qu'encou-

qu'elle a été cooptée par des lanceurs de tendances blancs. C'est une chose de se livrer à des échanges culturels, — la mode en a toujours été un exemple en associant souvent des éléments de différentes cultures pour créer une mosaïque transcendante — mais il en est une autre de contourner les aspects qui entourent une culture et d'agir comme si



CHARLOTTE GRAND

La viande, crime contre l'humanité?

L'industrie de la viande a des répercussions sociales et environnementales alarmantes.

JULIETTE MAMELONET
Le Délit

L'industrialisation et l'évolution des technologies ont transformé l'agriculture des pays occidentaux. Les paysans sont devenus des exploitants agricoles, abandonnant la force animale au profit des tracteurs et autres machines. L'animal, autrefois reconnu et valorisé pour son labeur, a perdu la reconnaissance de l'homme. Il est devenu un objet de consommation et de profit. Nos habitudes alimentaires ont été modifiées en conséquence. La consommation de la chair animale, jadis exceptionnelle, est devenue la pièce centrale de chaque repas. Les céréales et légumes, utilisés autrefois comme base de la consommation, ne sont désormais que l'accompagnement des préparations carnées. Les ménages les plus

« Lorsque les pays occidentaux achètent les ressources nécessaires pour nourrir leur bétail, ils condamnent les paysans d'Afrique du Nord »

modestes peuvent désormais accéder à ce type de régime alimentaire. La consommation de viande s'ancre ainsi véritablement dans la culture occidentale. Parallèlement à l'évolution des modes de production et de consommation, la démographie a augmenté. Or, si cette dernière est croissante, l'espace cultivable, en revanche, reste le même, voire régresse face à l'urbanisation. L'industrie de la viande,

des produits carnés pour diverses raisons, notamment l'habitude, le goût, la facilité, ou encore la tradition. Parce que l'Occident a une économie capitaliste, il voit au travers de la demande en viande un secteur permettant la réalisation de profits : « Les gens veulent consommer des milliards d'animaux, donc on produit des milliards d'animaux. Cela n'a plus rien à voir avec Dieu ou avec l'évolution. C'est un business », explique Gary Yourofsky, un militant américain pour le droit des animaux. L'élevage s'est ainsi industrialisé. La reproduction des animaux a été intensifiée par le recours à l'insémination artificielle, et leur croissance artificiellement accélérée. La « future viande » ainsi élevée exige cependant d'être nourrie, ce qui pose de nombreux problèmes environnementaux.

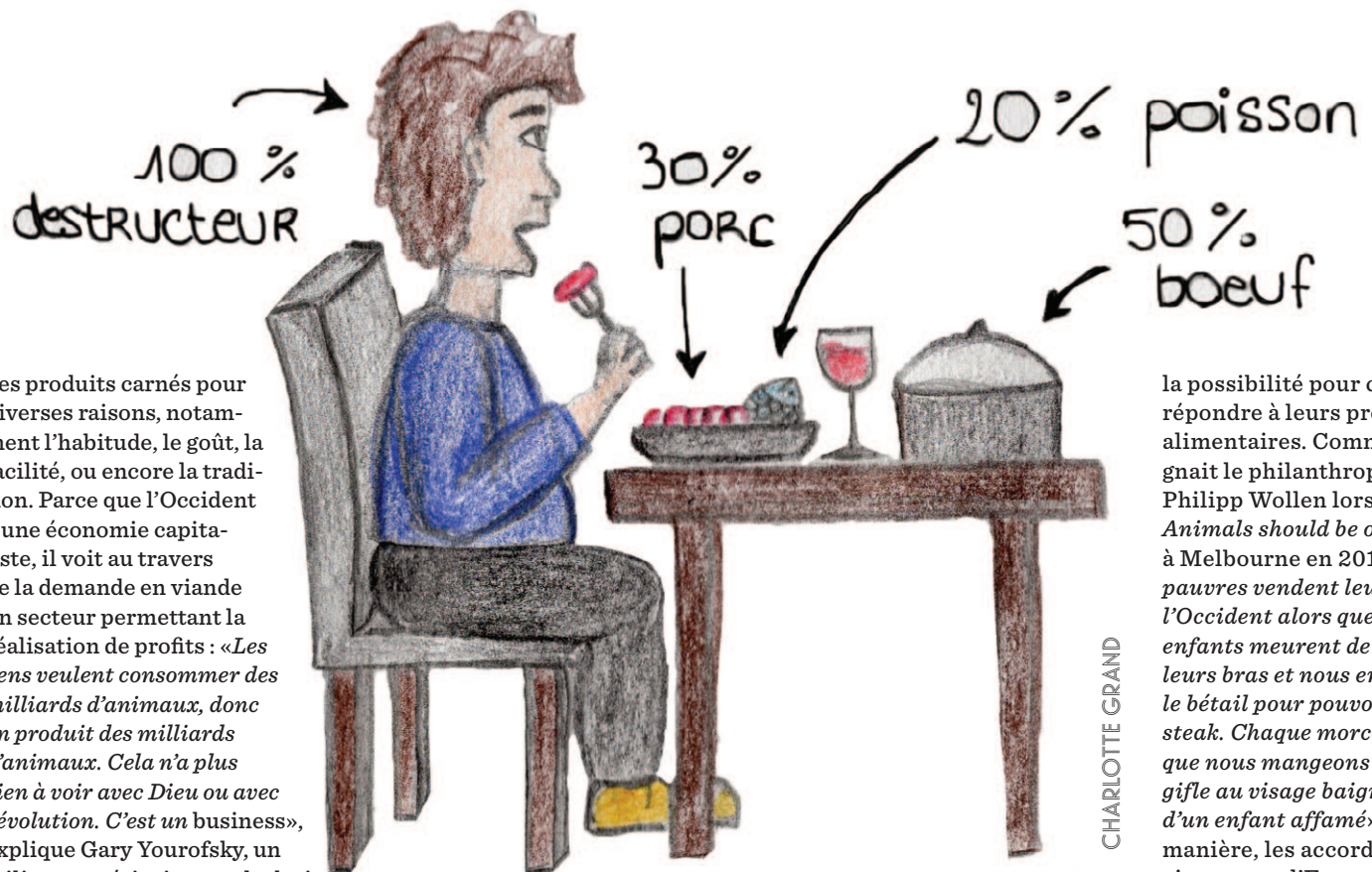
En effet, les ressources des pays occidentaux ne sont ni intarissables, ni exponentielles : les terres agricoles des pays riches ne suffisent pas à produire le fourrage nécessaire pour entretenir ces animaux destinés à la consommation. Les pays du Nord importent donc en très grandes quantités des aliments tels que le soja, ou des céréales provenant des pays du Sud. On estime que l'Europe utilise sept fois sa superficie agri-

stimulée par une demande grandissante, génère cependant de nombreux problèmes sur les plans écologique et social.

Un désastre environnemental

De nos jours, les pays occidentaux désirent consommer

cole en terre des pays du Sud pour nourrir son propre bétail. C'est le même principe pour la production de poissons. La pêche européenne a épuisé ses propres fonds marins. Les chalutiers européens ratissent ainsi ceux d'Afrique occidentale pour répondre à la demande européenne en pois-



CHARLOTTE GRAND

sons. Ayant besoin d'espace pour l'élevage de leur bétail, les pays occidentaux provoquent 80% de la déforestation en Amazonie, que ce soit pour la culture de pâturage ou de soja, entraînant ainsi une destruction de la biodiversité.

D'autre part, les animaux produits pour la consommation

viande est responsable de 14,5% des émissions mondiales de gaz à effet de serre.

Un rapport de force inégal

Voilà pourquoi je dénonce l'industrie de la viande comme coupable de crime contre l'humanité : ces chiffres ne sont

« Si le monde entier optait pour un régime carné, il faudrait deux planètes pour nous nourrir. Nous n'en avons cependant qu'une, et elle est en train de mourir »

humaine n'ont pas seulement besoin d'être engraisés. Ils ont aussi besoin d'être hydratés. Selon le professeur Arjen Y. Hoekstra, il faut ainsi 15 500 litres d'eau pour produire 1 Kg de boeuf. A titre de comparaison, il ne faut que 1300 Litres d'eau pour produire la même quantité de blé. Selon l'organisation des Nations Unies pour l'alimentation et l'agriculture, si l'on compte les coûts de transport nécessaires à l'importation de la nourriture destinée à notre bétail, de la fermentation gastrique des ruminants, du stockage et de l'utilisation du lisier, du transport des animaux jusqu'aux abattoirs ainsi que le stockage de leur cadavre, l'industrie de la

pas que des données, et ces informations des mots attachés ensemble. Ils ont une véritable influence sur la vie d'êtres humains et sur les générations futures. Lorsque les pays occidentaux achètent les ressources nécessaires pour nourrir leur bétail, ils condamnent les paysans d'Afrique du Nord. En effet, victimes du modèle productiviste, ce n'est pas à eux que profite la culture d'aliments pour nos animaux, mais aux très gros propriétaires terriens. Par exemple, les chalutiers occidentaux qui ratissent l'océan au large du Sénégal sont cent fois plus puissants que les bateaux de pêche africains. Ils compromettent ainsi la pêche traditionnelle et

population ; ce sont des générations futures vouées à vivre dans des conditions effroyables à cause du manque d'eau et des terres désertifiées par le réchauffement climatique.

Si le monde entier optait pour un régime carné, il faudrait deux planètes pour nous nourrir. Nous n'en avons cependant qu'une, et elle est en train de mourir. Elle meurt pour de la viande alors que des études, telle que celle menée par l'Université d'Harvard, prouvent que la quantité optimale de viande pour une alimentation saine est de zéro. Les véritables armes de destructions massives sont nos couteaux et fourchettes. Ouvrons les yeux, et devenons *consommacteurs*. ☹

Machine pensante montréalaise

Montréal est choisie comme nouvel emplacement de la FAIR.

CAPUCINE LORBER

Le Délit

Aucune époque n'aura connu de changements aussi rapides et fondamentaux que celle dans laquelle nous évoluons actuellement. Les avancées technologiques de ces dernières années, bien que moins optimistes que celles prédites par Kubrick dans 2001: *L'Odyssée de l'Espace*, ont défié les prédictions de nombreux chercheurs dans ce bien jeune domaine.

Il y a une soixantaine d'années, à l'aube de l'ère des ordinateurs, le scientifique Alan Turing réfléchissait déjà à la possibilité d'une machine pensante. À l'époque des livres d'Isaac Asimov, concepteur des *Lois de la Robotique*, on décrivait l'humanité comme étant en constante interaction avec la machine. Au fur et à mesure des années, cette fascination pour la machine, alors qu'un mécanisme intelligent et autonome s'est développé, se transformant ensuite en une certaine crainte. Cette angoisse est d'ailleurs perçue au travers de nombreux films, comme le démontre le *blockbuster* à succès mondial *Terminator*, qui décrit de façon post-apocalyptique la relation entre l'Homme et la machine, qui finissent par se battre. Un autre exemple pourrait être celui de la série *WestWorld* - où, à l'instar de la création du Docteur Frankenstein, la créature s'émanipe de son maître.

Quand l'élève dépasse le maître

Quelle que soit la manière dont chacun perçoit cette avan-



cée, la question de la place de l'intelligence artificielle dans nos existences ne s'est jamais autant posée. Tout comme celle de ses performances, qui ne cessent d'impressionner. Ce n'est qu'en 1997 que le super-ordinateur *Deep Blue* battit le champion du monde d'échecs Garry Kasparov. À peine

vingt ans plus tard, l'IA *AlphaGo* de Google *Deep Mind* gagna au jeu de go contre Lee Sedol, l'un des meilleurs joueurs mondiaux. Pour mieux comprendre l'importance de cette victoire, il est nécessaire de noter que le jeu de go contient plus de configurations possibles dans son déroulement qu'il n'y

a d'atomes dans l'univers. Cette course entre le cerveau humain et les IA n'en est pas restée à ces succès: un an plus tard, lors de la compétition du jeu en ligne *Dota 2*, l'IA *OpenAI*, remporta la compétition contre le favori Dendi.

Un choix FAIR enough

Suite à cette effervescence d'innovations, il n'est guère surprenant que Facebook se soit joint à la course. Lors de la conférence qui s'est tenue à McGill ce vendredi 15 septembre, les représentants de l'entreprise annoncèrent leur nouveau partenariat dans la recherche avec la ville de Montréal et l'Université McGill. À la tête de l'équipe montréalaise de FAIR (*Facebook Artificial Intelligence Research*) se tient le professeur Joëlle Pineau, une chercheuse de l'Université McGill. Ce centre de recherche a à sa tête le professeur Yann LeCun, l'un des pères fondateurs du *deep learning*, c'est-à-dire des algorithmes permettant aux IA de chercher des informations afin de les appliquer à des problèmes concrets. Les possibles applications quotidiennes auxquelles ces chercheurs aimeraient aboutir s'étendent du domaine de la traduction à celui de la médecine. Un exemple d'une contribution possible des IA serait en ophtal-

mologie, où l'utilisation de ces nouvelles technologies permet d'obtenir des diagnostics plus sûrs, spécialement sur la question de la rétinopathie diabétique, la cause de cécité visuelle la plus courante au Canada.

Vers un futur intelligent

Mike Schroepfer, directeur de la recherche en intelligence artificielle chez Facebook explique le choix de Montréal comme nouvel emplacement pour FAIR, suite à ses implantations précédentes à Menlo Park en Californie, New York et Paris, «en raison du talent qu'on y trouve». La ville, avec son grand nombre d'universités, ses centres de recherche et ses investissements dans le domaine de la recherche sur les IA fait office de nouveau *hub* dans la région. Dans son allocution à ce sujet, le Premier Ministre Trudeau a déclaré que le «Canada [était] l'endroit idéal pour former le futur» (*Canada is the right place to shape the future*, en anglais, *ndlr*). Quels que soient les avertissements du scientifique Stephen Hawking sur les dangers d'une machine douée d'intelligence, il ne fait plus aucun doute que les IA auront une place importante dans notre futur et construisent déjà notre présent. ☺



Dominique Anglade: Ministre de l'économie, des sciences et de l'innovation

OPINION

L'énergie, un esthétisme urbain

Comment imaginer une production d'énergie urbaine, sans dénaturer la beauté des villes?

SAMUEL FERRER
Le Délit

NIMBYism n'est pas le dernier DJ à la mode de la scène berlinoise, ou la dernière version du système d'exploitation d'Android. Aussi méconnu qu'il puisse-t-être, cet acronyme relate d'un phénomène social qui complique la mise en œuvre de nombreux projets urbains.

Oui, mais pas dans mon jardin...

NIMBY, c'est un condensé d'une hypocrisie moderne où l'on désire toujours plus de technologies sans devoir en subir les aspects négatifs. NIMBYism, c'est «*Not In My Backyard*» (Pas dans mon arrière-cour, ndlr). Bien que ne se rapportant pas nécessairement aux infrastructures vertes, le phénomène NIMBY est particulièrement visible dans le rapport à l'énergie éolienne que nous entretenons. Évidemment, tout le monde voudrait avoir plus d'énergie verte, puisqu'il est positif de «sauver la planète»! Mais pas si cela veut dire qu'il faut installer une éolienne dans mon jardin. NIMBY est l'un

des défis majeurs qu'auront à affronter les urbanistes d'aujourd'hui. Comment intégrer des infrastructures plus respectueuses de l'environnement à l'intérieur des villes? Comment lier esthétisme et protection de l'environnement?

Multiplicité de l'esthétisme

Bien sûr, l'esthétisme et la protection de l'environnement ne se limite pas aux problèmes urbains d'énergie, et de nombreuses initiatives sont déjà en place. Des films et des expositions photos de Yann Arthus Bertrand (pour ne nommer que lui) visent à sensibiliser le public au

«**NIMBYism, c'est «*Not In My Backyard*» (pas dans mon arrière-cour, ndlr)**»

courant de l'art environnemental - ou l'EcoArt. À travers ce courant l'esthétisme et la nature s'entrecroisent régulièrement. Pourtant, c'est bien à l'intérieur de la ville que le véritable changement peut s'opérer. Les architectes commencent à s'en rendre compte et à apporter

des réponses esthétiques et écologiques. En témoignent par exemple les Forêts Verticales (*Bosco Verticale*) de l'architecte Stefano Boeri à Milan (Italie) et Liuzhou (Chine) qui permettent d'absorber du CO₂, rendant donc la ville plus verte aussi bien visuellement qu'écologiquement - ou bien encore à Paris où les célèbres tours publiques Morris pourraient bientôt être remplies de micro-algues permettant de purifier l'air. Il semble donc envisageable de concilier la publicité - vecteur potentiel de pollution - avec un subtil mélange éco-consommateur.

L'énergie, une pollution visuelle

Pour autant, si ces courants artistiques et initiatives scientifiques démontrent une prise de conscience quant à la nécessité de lier art, esthétisme visuel et respect de l'environnement, elles ne sauraient apporter une réponse exhaustive aux problèmes environnementaux - en particulier celui de l'énergie. Jusqu'à présent, l'énergie que nous consommons aussi bien en Europe qu'au Québec est généralement produite en dehors des villes. Dès lors, nul besoin de se soucier des risques sismiques de Fessenheim, ou des hectares de terres his-

toriques autochtones inondées. Or, ce système de production centralisé a pour vocation de changer. De fait, les énergies vertes ont cet inconvénient que l'énergie produite est très difficile à stocker - il convient donc de décentraliser leur production en l'incorporant aux villes. Se pose là le problème du NIMBYism écologique.

La ville partagée

Une solution est offerte par Jeremy Rifkins dans son livre *La troisième révolution industrielle*. Pour palier les difficultés de conservation et de transport, l'auteur suggère de transformer nos quartiers en centrales énergétiques - photovoltaïques principalement. Une production locale liée à une consommation locale et de petites infrastructures permettraient de se libérer des plus grosses qui génèrent de la pollution (visuelle). Ainsi, le NIMBYism est battu. Qui plus est, cette transformation de production s'accompagnerait d'un réseau électrique partagé où la surconsommation de l'un est alimentée par la sous-consommation de l'autre. L'énergie deviendrait donc un véritable bien commun, partagé entre les habitants des communes. ☺

ALEXIS FIOCCO
Le Délit



Le pire des deux mondes?

Le genre dystopique est-il aussi loin de la réalité qu'il en a l'air?

MARGOT HUTTON
Le Délit

En 1932, Aldous Huxley publiait *Le meilleur des mondes*, roman d'anticipation se moquant de l'eugénisme. Bien qu'ayant visé d'informer les consciences sur la situation de l'époque (à la suite de la révolution bolchevique de 1917), ce roman est devenu intemporel. Aujourd'hui, la lecture de cette œuvre fait en effet encore ouvrir les yeux à son lecteur sur différents aspects de la société moderne.

Un univers bien singulier

Une dystopie peut être définie comme une société imaginaire régie par un pouvoir totalitaire ou une idéologie néfaste, construite selon la conception de l'auteur (d'après le dictionnaire *Larousse*, *ndlr.*). Dans celle d'Huxley, on trouve des hommes conçus de manière artificielle, programmés à suivre un chemin bien droit, tout au long de leur vie, avant même de l'avoir commencée. Il est nécessaire qu'ils l'apprécient, et n'en sortent surtout pas. Chacun est donc destiné à une caste déterminant son niveau d'intelligence, de beauté, son travail et son mode de vie. De cette manière, chacun est égal face à la vie: personne n'a le choix. Les relations humaines ont disparu:

plus de relations amoureuses, donc plus de famille. Les relations entre hommes et femmes sont amicales et charnelles, faire un enfant est interdit et considéré comme tabou. «*That is the secret of happiness and virtue — liking what you've got to do. All conditioning aims at that: making people like their unescapable social destiny.*» («Et c'est là qu'est le secret du bonheur et de la vertu, aimer ce qu'on est obligé de faire. Tel est le but de tout conditionnement: faire aimer aux gens la destinée sociale à laquelle ils ne peuvent échapper»).

Pour contrôler ses émotions et se détendre, ou se distraire, les hommes ont recours à des pilules appelées «soma», «*Christianity without tears — that's what soma is.*» («Le christianisme sans larmes, voilà ce qu'est le «soma»»). La culture est interdite, sauf celle approuvée par la *Fordrerie* (celui qui a le rôle divin de décider comment les hommes doivent être, et ce qui est bon pour eux ou pas). L'auteur imaginait donc la société future très loin de la nature, puisque ses personnages héritent plus des automates que des êtres humains. Les seuls à avoir conservé un mode de vie civilisé tel qu'on le connaît vivent dans des réserves, et sont incompatibles avec les hommes «modernes», chaque culture étant choquée par les mœurs de l'autre.

Éviter le pire?

Grâce à ce tableau, l'auteur offre à son lecteur un regard critique sur la consommation de masse (ce n'est pas un hasard si l'entité suprême de cette société se nomme Ford), mais aussi sur les approches scientifiques de son époque. Par exemple, c'est à cette période que le médecin russe Ivan Pavlov développe sa méthode de conditionnement classique, qui a eu une influence considérable sur la recherche de l'acquisition des réflexes et habitudes humaines. Le Centre d'Incubation et de Conditionnement dans lequel grandissent les hommes dans le monde d'Huxley utilise cette méthode afin de programmer les individus. En poussant ces concepts à l'extrême dans son monde, l'auteur offre une vision inquiétante de l'avenir. Mais est-elle pour autant dissuasive?

Si l'on calque cet univers romanesque sur notre société actuelle, les nombreuses similitudes sont alarmantes. Aujourd'hui, il est possible de déterminer les caractéristiques d'un fœtus, telles que son sexe, son apparence, voire même son Quotient Intellectuel. Comme si l'on était dans un jeu où l'on construit son personnage comme bon nous semble. Aussi faut-il constater que l'usage d'antidépresseurs, de somnifères

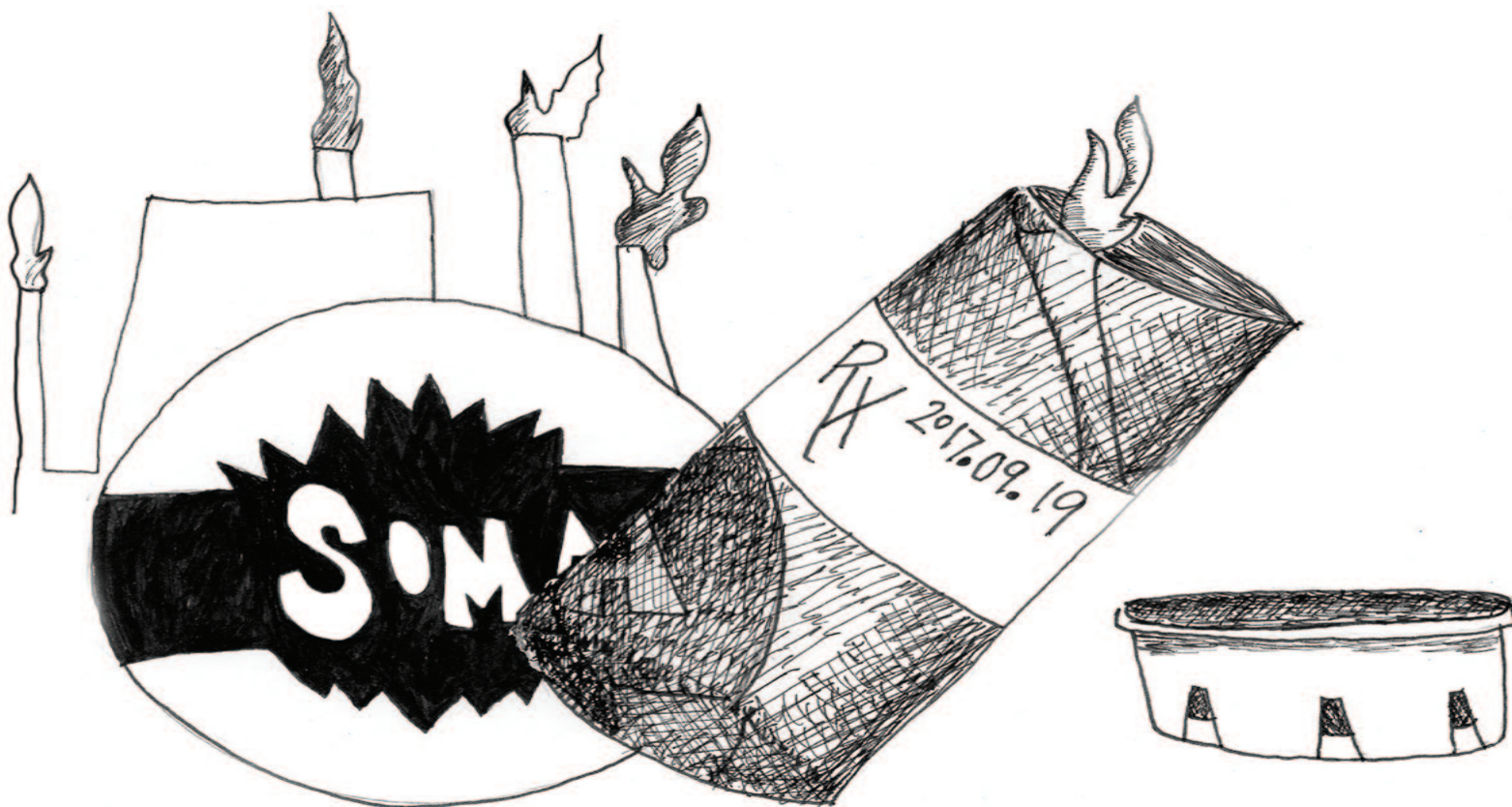
et autres médicaments du même genre, se démocratise de plus en plus, se superposant ainsi à la consommation à tout va de somas par les habitants de l'univers d'Huxley. De plus, nos relations se transforment, surtout grâce aux sites de rencontres, donnant une infinité de choix. L'attachement tend à disparaître, tel que l'aurait voulu Ford, jugeant les passions humaines comme étant un mal. Les divisions ethniques se ressemblent, avec un choc des cultures entre notre société et les peuples autochtones, qui vivent dans des réserves (tout comme les hommes «traditionnels» du monde fictif du roman). Ainsi, notre société se rapproche en apparence de celle qu'Huxley avait imaginé.

Intemporelle catastrophe

La popularité du genre dystopique vient aussi du fait qu'il intrigue, en même temps qu'il reconforte. N'est-ce pas un soulagement que de constater que nous vivons dans un monde cohérent et différent de celui présenté par l'auteur? De cette manière, il peut servir de remède à l'aliénation. Pour ceux qui ne se reconnaissent plus dans le monde actuel, lire Huxley permet de renforcer les liens avec la société. Car qui voudrait vivre dans un monde où la vie d'un homme est programmée à l'avance, de

sorte qu'il n'a aucun contrôle sur ses choix? C'est la question que l'auteur tente de transmettre, en s'aidant du destin tragique du Sauvage, le protagoniste qui nous ressemble le plus, plus que par son attirance pour l'art que par ses manières. Il montre ainsi que ce monde n'est pas fait pour l'homme sensible, mais pour des automates. Est-ce là une raison suffisante pour renoncer à notre humanité?

Ce que ce roman montre aussi, c'est que les époques se suivent et se ressemblent. Car entre 1932 et 2017, beaucoup de lecteurs ont eu l'occasion de réfléchir aux questions soulevées *Le meilleur des mondes*. Craindre l'éventualité qu'un tel univers voit le jour, et tente d'éviter le pire, sans pour autant réussir. Les dates employées dans le livre ne correspondent à aucune qui soit connue dans notre univers, il nous est donc impossible de situer cette œuvre dans le temps. Aussi, chaque époque a ses propres défauts pour ainsi dire, des éléments négatifs qui peuvent aliéner notre société. Souvent, c'est la peur qui va relier tous ces éléments entre eux. La révolution bolchevique faisait peur, mais aussi la guerre froide, et plus récemment les menaces nucléaires Nord-Coréennes ou l'élection de Trump, tout cela tissent la toile de fond pour nombreuses nouvelles dystopies. ☹



ABIGAIL DRACH

CALENDRIER CULTUREL

Les Enfants d'Adam
au Monument
National 19h30
19 SEPTEMBRE

Jardin de Lumière
au jardin botanique
tous les jours jusqu'à 21h, 22h
les vendredis et samedis
TOUT SEPTEMBRE

McGill Symphony Orchestra
Schulich school of music
au Pollack Hall
LES 22 ET 23 SEPTEMBRE

Jazz live -spéciale Ray Charles
Mayfair
à partir de 17h, gratuit
19 SEPTEMBRE

Nick Murphy/Chet Faker
au Métropolis
22 SEPTEMBRE

Texte écrit par Sara Fossat
Infographie réalisée par Grégoire Collet

CRITIQUE D'OEUVRE

La véritable histoire de nos jouets

L'œuvre de Wolf, *The Real Toy Story*, révèle la violence de la vie des villes

ANNABELLE DE CAZANOVE

Un 12 août 2017, je saute dans un Transilien pour me rendre aux «Rencontres de la Photographie», tenues à Arles depuis 1970. «Les Rencontres», premier festival de photographie de renommée internationale, de surcroît en plein cœur de la Provence, promettaient de me ravir. Arles, Arles, Arles, cité doublement millénaire, d'abord grecque, passée sous le joug romain en 46 av. J.-C, devient la résidence impériale de Constantin Ier. Arles, ville romaine, romane, médiévale, méditerranéenne, est avant tout immémoriale et somptueuse.

Premier arrêt: l'Église des Frères Prêcheurs, église médiévale désaffectée au sein de laquelle se tient une exposition photo remarquablement moderne de Michael Wolf. À droite de l'entrée se dresse une installation vertigineuse: *The Real Toy Story* (2004). C'est une façade légèrement arquée de plus de trois mètres de haut et d'une dizaine de mètres de long.

L'intemporel face au jetable.

Au-delà de l'œuvre en elle-même, le lieu où elle se trouve met

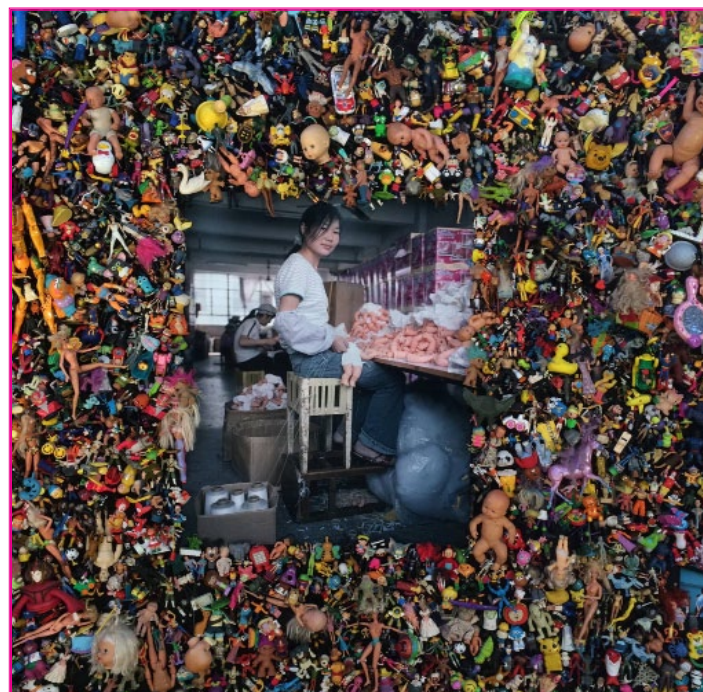
d'autant plus en exergue l'inhumanité, le matérialisme et le consumérisme qu'elle entend raconter. Parce qu'église, du lieu émane une spiritualité éternelle qui à mon sens transcende son ancrage dans une religion et dans un moment de l'histoire. La hauteur de la magnifique nef de pierre, la lumière du soleil inondant l'édifice grâce aux chapelles détonne avec la dégoûtante abondance de plastique et de visages anonymes éreintés.

20 000 jouets en plastique.

Wolf a récupéré à travers la Californie plus de 20 000 jouets en plastique «Made in China» entre lesquels il a disposé des photos d'ouvriers et d'intérieurs d'usines de jouets chinoises. Bien que conséquentes, on ne discerne les photos qu'après quelques instants car le bariolé de ce pêle-mêle de jouets envahit notre champ visuel, au point que l'on voie un tout, mais que l'on ne voie finalement rien.

Écologie environnementale et écologie humaine.

Le message de l'installation en tant que tel m'a paru clair. Wolf a voulu donner un visage aux



millions de travailleurs chinois qui travaillent sans relâche à la confection d'insignifiants jouets en plastique destinés à des foyers américains. Non seulement l'œuvre révèle l'extrême danger environnemental que causent nos méthodes de production et nos modes de consommation, mais aussi une écologie humaine catastrophique.

Disloqués et déshumanisés.

La cohabitation de visages très humains avec des centaines de petits bras ou avec de petites têtes roses aveugles de poupons en devenir a un aspect effrayant. Ces jouets glués à une façade en carton relèvent sans doute du tragi-comique. Il y a du drôle à voir des Ken et des Monsieur Patate côte à côte

mais l'ensemble est morose et ce que l'œuvre raconte est grave. Elle témoigne en fait d'une violence inouïe des relations humaines, de l'activité industrielle et de la vie des villes. Il ne peut être autrement qu'en achetant de tels objets nos rapports humains en sortent détériorés. Les travailleurs sont confinés dans de petits espaces, épuisés et amenés à dormir sur des cartons à même le sol. Nos modes de consommation rapides et l'overdose matérialiste qui en découle nous dérobent de notre dignité et animalisent nos rapports humains.

Lumière.

Je me retourne et face à moi se trouve un grand tirage d'un ensemble d'immeubles à Hong Kong. Wolf a volontairement aplati la perspective qui empêche de distinguer le ciel et le sol. Il crée un style « sans issue » où l'architecture brutaliste de la ville envahit l'image: la lumière ne passe pas dans la photo, et à la vue des fenêtres microscopiques, on imagine qu'elle peine à passer dans les appartements. Quelques mètres au-dessus, les chapelles rayonnantes illuminent la pièce et c'est franchement thérapeutique. ☹

LETTRES D'HIVERNALE



CHRONIQUE D'EXPRESSION CREATIVE

À Popenguine la mer avance un peu plus chaque jour.
Les villas qui bordent le rivage sont désormais vides. Ils étaient pourtant venus vivre les pieds dans l'eau. Ironie.

De cette plage il ne restera plus que la falaise
Donc on prend une photo.

DIOR SOW
Texte et Photo p14

LIGNE DE FUITE



L
A
H
A
V
A
N
E

C
U
B
A

2
0
1
7

Des cabanes abandonnées sur des plages désertées.
La nature semble reprendre ses droits sur ces ruines.
Ces ruines, pourtant, sont le résultat de la destruction de cette même nature.
C'est un ouragan qui a dévasté ces vies
quelque temps plus tôt,
montrant aux hommes qu'on récolte ce que l'on sème, que la nature se révolte à moins qu'on l'aime.
Face à ces déchets, je ressentis de plein fouet la désillusion devant ces îles en perdition.

ÉLÉONORE HOURIEZ
Texte et Photos p 15

P
H
I
P
P
I

T
H
A
Ï
L
A
N
D
E

E
T
E
2
0
1
7



M
U
A
N
G
N
O
B
I

L
U
A
N
G
P
R
A
B
A
N
G

L
A
O
S

«Je tente de représenter l'individualité»

Le Délit a rencontré Salvandal, de son vrai nom Olivier Lafrance, artiste montréalais.

Le Délit (LD): Votre vernissage a eu lieu le 1^{er} septembre dernier sous la forme d'une exposition collective. Pourriez-vous rapidement vous présenter, ainsi que le principe de votre vernissage, pour nos lecteurs qui ne connaissent pas votre travail?

Olivier Lafrance (OL): Mon nom est Olivier Lafrance. Je me considère créatif depuis mon jeune âge, et j'ai, par ce fait, adopté la vie d'artiste peintre il y a deux ans de cela. Ce vernissage était pour moi la meilleure manière de m'exprimer, de montrer aux gens mon moi intérieur par le biais d'un support visuel. La signification de mes tableaux, lorsqu'elle n'est pas décidée d'avance, m'est, à moi aussi, tout à fait inconnue. C'est donc en exprimant mon idéal esthétique que je me dévoile, non seulement aux autres, mais aussi à moi-même.

LD: Était-ce la première présentation de votre travail au public? Qu'a apporté, selon vous, cette dimension collective à la présentation de vos œuvres, en parallèle avec le travail de Catherine Hélie-Harvey, une artiste au style relativement différent du vôtre?

OL: Oui, c'était la première présentation de mon travail au public, et j'en suis fier! En fait, sans cette dimension collective, l'exposition n'aurait pas été aussi dynamique. Le simple fait de pouvoir passer d'un-e artiste à un-e autre donne au spectateur la liberté de choisir et de changer d'univers. Une exposition centrée sur le moi, montrant le travail d'un-e seul-e artiste, est une exposition très lourde. Comme nous vivons en société, en constante relation les un-es par rapport aux autres, exposer seul, peu importe le médium, c'est exposer une seule pièce du casse-tête. J'ai donc adoré exposer en compagnie de Catherine Hélie-Harvey, qui se trouve être une excellente artiste, mais aussi une très bonne personne avec qui je m'entends bien.

LD: Comment définiriez-vous l'orientation de votre travail? Quelles sont vos influences?

OL: Mes influences sont en fait tout ce qui me fascine dans cette perception que j'ai du monde. En période de création, je n'essaie pas de réinventer la roue, mais bien de laisser parler mon subconscient, où toutes ces influences sont enfouies. C'est pour cette raison que je ne peux citer mes influences, comme je serais dans l'impossibilité de les identifier toutes. L'orientation de mon travail m'est alors inconnue, je laisse parler cette voix, je la laisse manipuler mon pinceau et me guider dans mon aventure artistique.

LD: Vos sujets sont assez souvent figuratifs, des portraits, des animaux. Qu'apporte votre vision à la représentation de ces sujets et quel est votre message?

OL: Ma vision m'est alors trop vague pour répondre correctement à la question. Cependant, en examinant et en essayant de comprendre mes propres tableaux, je crois pouvoir affirmer que je tente, à travers la peinture, de représenter l'individualité. En fait, je pense offrir au spectateur une observation sans gêne de ma personnalité et de mon monde caché.



LD: En tant qu'artiste montréalais, quelle scène vous est accessible? Est-il compliqué de se faire une place sur le marché de l'art québécois?

OL: Comme je ne fais qu'entreprendre mon parcours artistique il me sera difficile de répondre à cette question, mais je suis content d'affirmer qu'au Québec, j'ai rencontré plusieurs galeristes véritables sachant recon-

« Je laisse parler cette voix, je la laisse manipuler mon pinceau »

naitre l'art. Par cette affirmation, je lance une remarque aux autres galeristes, les galeristes purement commerciaux, ceux qui tentent de vendre un art mort, déjà fait, uniquement destiné à la vente au détail. En effet, en encourageant l'art commercial, dit «New-Yorkais», ces galeristes tuent le mouvement artistique et encouragent les Mickey Mouse, en laissant une place très limitée à la créativité. Nous devons, dans les années à venir, détacher le

mouvement artistique du capitalisme, de la vente d'art populaire. Il est temps d'encourager le changement, le renouveau.

LD: Quelles sont vos techniques favorites? Qu'apporte, pour vous, un usage mixte et diverse des techniques versus une unique façon de peindre? En matière de possibilités d'expression et de l'expérience du public.

OL: L'expérience du public ne m'importe guère. Celui-ci aime, ou n'aime pas, je n'y peux rien. C'est donc en lien avec cette façon de penser que je me permets d'explorer l'imaginaire en me détachant du «style artistique» tant convoité. Oui j'ai trouvé mon style, mais je ne le force pas. C'est ce style qui m'est venu de lui-même, en étant authentique à moi-même. Un-e artiste qui se force à suivre un certain style se tire une balle dans le pied.

LD: Au Délit, seul journal francophone de l'Université McGill, nous choisissons d'exposer la culture et la création au travers d'un thème hebdomadaire. La semaine passée, nous avons choisi le thème (Re) Commencer. En parallèle à votre vernissage,

qu'est-ce que ce thème induit en rapport à vos projets artistiques personnels et professionnels? Quels sont vos projets?

OL: (Re)Commencer. Ce mot m'est venu à l'esprit lorsque, le vernissage terminé, je suis retourné dans mon atelier dans l'intention de créer. Créer, pour moi, est un constant renouvellement. Comme la pensée, ainsi que la vision du monde, est changeante chez tout individu, un art qui est étroitement lié à la vision du monde de son artiste se voit voué à (Re)Commencer, encore et encore. Le changement fait la force si vous voulez mon avis! Dans l'avenir, je tenterai d'intégrer la scène artiste montréalaise tout en restant fidèle à mes convictions. Cette entrée de scène se fera donc à ma manière, en tentant de regrouper des artistes de différentes disciplines et ainsi de créer un collectif authentique et puissant. ☺

Propos recueillis par
SARA FOSSAT ET LARA BENATTAR
Le Délit